

La Révolution Prolétarienne

REVUE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE - FONDÉE PAR PIERRE MONATTE EN 1925

EDITORIAL

“ON CROYAIT LUI COUPER LES BRAS...”

C'est l'auteur de l'"International" qui parle. A peine revenu de déportation, il chante, il crie :

"On croyait lui couper les bras
Et lui vider l'aorte.
Tout ça n'empêche pas, Nicolas
Que la Commune n'est pas morte

La "Révolution Prolétarienne" et ce qu'elle représente, non plus.

Notre revue -celle de MONATTE, LOUZON, ROSMER- va avoir soixante ans.

Son combat et sa survie sont plus que jamais nécessaires. Un syndicalisme uni, indépendant, libéré des dogmes qui le polluent, expression de la démocratie ouvrière, adapté à une société en pleine mutation reste à inventer..... Il exige des hommes et des femmes libres, fiers, exigeants, qui ne s'en laissent pas conter, ni par les "nouveaux" chantres du libéralisme sauvage, ni par la vieille chanson "pure et dure" d'un guesdisme mou dont le seul talent est trop souvent bien plus de pratiquer la valse hésitation que de "changer la vie".

Beaucoup de camarades, à l'intérieur de ce qu'on appelle la gauche, pensent cela. Il faut qu'ils puissent continuer à le dire. A la façon syndicaliste qui est la leur, c'est-à-dire avec responsabilité et réalisme.

C'est pourquoi, la R.P. doit contre vents et marées, continuer.

Elle continue.

L'Assemblée Générale du 5 janvier dernier a pris à cet égard des décisions importantes.

Les voici :

- poursuite de la publication de la R.P.
- amélioration de sa présentation.
- préparation d'un numéro du soixantenaire pour le mois d'octobre.
- organisation pour l'automne, d'un colloque-rencontre avec des syndicalistes, et des historiens sociaux sur le thème : Qu'est ce qu'un prolétaire aujourd'hui ?

"On croyait lui couper les bras...". Elle ressurgit afin de préciser l'éternel combat pour la justice sociale et l'émancipation humaine.

De ce programme, découlent naturellement deux conséquences qui constituent aussi deux appels.

1) Nos finances se sont légèrement améliorées. Le progrès doit se poursuivre. une seule solution, Camarades : abonnez-vous, réabonnez-vous, participez à la souscription permanente.

2) Le numéro du soixantenaire sera écrit par vous qui constituez, pour une part, la mémoire vivante du prolétariat. C'est pourquoi, le "noyau" parisien vous demande de lui adresser rapidement des articles qui relateront vos riches souvenirs.

Ah ! on croyait lui couper les bras !

Non. Seulement de longs et patients apports sont encore nécessaires.

"Le soleil brillera toujours".

Jean MOREAU



Entretien

avec

Madeleine

REBERIOUX

Historienne, spécialiste de Jean Jaurès et du mouvement social, Vice-présidente du Musée d'Orsay, Madeleine REBERIOUX est aussi militante de la Ligue des Droits de l'Homme. C'est dire qu'elle ne sépare pas le combat pour la vérité de celui pour la justice.

Signalons à nos camarades, le remarquable article consacré "au Mur des Fédérés" qu'elle vient de publier dans le cadre de l'ouvrage collectif (Direction Pierre Nora) : "Les lieux de Mémoire : la République", chez Gallimard.

La R.P. exprime sa vive reconnaissance à Madeleine REBERIOUX pour cet entretien consacré aux relations de JAURES avec le mouvement syndical.

Jean MOREAU : Comment se situe Jean JAURES par rapport au syndicalisme révolutionnaire ?

Madelaine REBERIOUX : Il n'est pas aussi simple de répondre à cette question qu'il y paraît. Il faut d'abord savoir que JAURES a connu l'association ouvrière de type syndical, avant d'être socialiste : il a vu les syndicats fonctionner, réfléchir, défendre les intérêts des travailleurs, élaborer des projets de réforme sociale, à partir de 1881, alors qu'il enseignait dans le Tarn, département dont il a été député entre 1885 et 1889.

Sa seconde découverte est contemporaine de la grande grève de Carmeaux conduite par le syndicat des mineurs de charbon. C'est pendant l'été 1892, en effet, qu'il devient député de Carmeaux et qu'il adhère officiellement au socialisme militant, même s'il en avait les idées auparavant.

Le syndicalisme joue donc un rôle important, essentiel dans la formation de la pensée de JAURES, y compris dans celle de sa pensée politique.

Jean MOREAU : Quand, à partir de 1895, se constitue la C.G.T., au congrès de Limoges, quelle est l'attitude de JAURES ?

Madeleine REBERIOUX : Par rapport à la C.G.T., la réponse est aussi un peu compliquée. De 1895, au début du XXème siècle, les relations de JAURES avec les syndicats et les Bourses du Travail sont excellentes. En particulier, JAURES est très lié aux mili-

tants du courant allemaniste qui sont des socialistes syndicalistes très ardents. il est très ami avec HAMELIN et c'est avec lui qu'il a monté la coopérative ouvrière d'ALBI. Les choix qu'il fait au Congrès de l'Internationale à LONDRES, en 1896, ne le coupe pas sur le moment du mouvement syndical.

En tant que parlementaire socialiste, il est souvent appelé "sur les champs de grève" comme on disait alors et cela jusqu'à la fin du siècle, en 1899 - 1900.

Puis au début du XXème siècle, entre 1900 et 1905, il y a un moment de grande tension entre JAURES et la C.G.T.. Cette tension coïncide avec la mort de PELLOUTIER. Elle coïncide surtout avec le fait qu'à ce moment-là, le syndicalisme révolutionnaire qui a le vent en poupe, élabore la théorie de la grève générale et que JAURES soutient l'expérience MILLERAND de 1899 à 1902, puis le Bloc des Gauches.

Cette politique de collaboration entre les socialistes, les radicaux et les républicains non radicaux, plus modérés, ne répond pas aux aspirations de la C.G.T. de ces années et le débat autour de la grève générale qui est un débat théorique extrêmement important est une des occasions où l'on voit JAURES très vivement critiqué par les syndicalistes. Lui, ne les critique pas, il ne l'a jamais fait, mais débat de leur choix stratégiques.

En revanche, à partir de 1905, les relations entre JAURES et le syndicalisme révolutionnaire s'améliorent rapidement. On entre dans la période où, d'une part, l'unité socialiste est établie, assise, et d'autre part, où le mouvement syndical se trouve en proie à des pratiques répressives de la part de l'Etat auquel il n'est pas toujours capable de répondre, étant lui-même d'ailleurs profondément divisé entre tels ou tels groupes, ainsi ceux qui sont plus proches de Gustave HERVE et ceux qui suivent LAGARDELLE OU DELESALLE.

Jean MOREAU : en soutenant la C.G.T. contre la répression, JAURES montre aussi son attachement à l'unité de la classe ouvrière....

Madeline REBERIOUX : Exactement. JAURES n'est pas seulement attaché au parti. Pour lui, la classe ouvrière, c'est d'abord les syndicats, c'est pourquoi, il prend la défense du syndicalisme révolutionnaire, particulièrement quand celui-ci est l'objet d'une répression. Celle-ci sera constante pendant quelques années où CLEMENCEAU dirige le Gouvernement, de 1906 à 1909, et ensuite, avec BRIAND, pendant la grève des cheminots de 1910.

Ce n'est pas seulement par solidarité et parce qu'il est pour l'unité de classe que JAURES est du côté du monde du travail organisé, c'est aussi parce qu'il est très attentif au projet social du syndicalisme révolutionnaire qui constitue à ses yeux, un projet révolutionnaire dont le dessein est la transformation totale de la Société.

Ce qui inquiète JAURES dans le mouvement syndical, ce sont les attitudes purement corporatistes. Ce qu'il défend, valorise, ce sont celles qui visent à un changement profond de la société.

C'est pour cela qu'il reconnaît le mouvement syndical y compris les Bourses du Travail - "Ces cathédrales de la culture ouvrière" - comme il dit et qu'il se félicite du combat engagé contre la guerre par le syndicalisme révolutionnaire. Je crois même que c'est une des raisons qui ont conduit JAURES à s'en rapprocher très rapidement. Les forces de guerre apparaissent vraiment menaçantes à partir de 1905 et très tôt, JAURES a la conviction que seule, la classe ouvrière organisée, à condition qu'elle améliore son organisation, qu'elle soit capable d'acquérir une audience de masse et qu'elle ne commette pas d'actions irréfléchies, est capable de faire front à la menace de guerre. C'est pourquoi, au congrès de Stuttgart, il retient l'idée de grève générale ouvrière contre la guerre.

Jean MOREAU : Un dernier point : JAURES refuse la conception guesdiste du mouvement syndical.....

Madeline REBERIOUX : En effet, pour lui, le syndicat ne peut être le relai du parti. Il pense que le syndicalisme a sa propre vie, sa propre force, son autonomie, ses caractères spécifiques et qu'il importe donc que celui-ci, en évitant les tentations corporatistes, soit maître de sa pensée et de sa stratégie.

L'ECOLE PUBLIQUE RESTERA-T-ELLE LAIQUE?

par: Bernard ROUSSELOT

Qu'on ne s'y trompé pas. Dans la tempête autour de la réforme SAVARY qui a agité le pays au cours de l'année 1984, le débat tel qu'il était présenté par les médias, les cléricaux, et leurs alliés, mais aussi les partis, les confédérations syndicales de gauche, était totalement faussé.

Non, la menace ne concernait pas l'école privée, mais bien l'école publique laïque qui, de surcroît, n'est toujours pas soustraite aux coups de pioche destructeurs d'un pouvoir ayant abandonné la tradition laïque et républicaine de la gauche. M. CHEVENEMENT possède d'ailleurs l'art de jouer sur deux tableaux, se référant à l'école de Jules FERRY tout en organisant sa destruction.

Quels sont, schématiquement, les systèmes scolaires en présence ? Dans les écoles privées, confessionnelles dans leur immense majorité, des "projets d'établissement" répondent aux choix spécifiques des parents pour l'éducation de leurs enfants. A l'école publique laïque, selon des programmes nationaux, des enseignants, formés à cette intention, transmettant des connaissances à des élèves dans le but d'obtenir des diplômes reconnus nationalement.

D'un côté, donc, l'école privée se veut continuatrice de l'éducation que les enfants reçoivent dans leur famille.

De l'autre, un enseignement qui se veut avant tout un transfert de connaissances dépourvu de toute tentative d'endoctrinement religieux, philosophique ou politique. L'école laïque tente d'offrir à l'enfant, avec ses moyens et malgré le pesant et inévitable contexte socio-culturel et familial, un savoir, une culture, qu'il devra personnaliser.

Oui, le dualisme scolaire existe, pour des raisons fondamentales qui ne sont pas uniquement liées à l'inadmissible financement du privé par des fonds publics : le dualisme scolaire est le fruit de deux conceptions radicalement opposées sur ce que doit être l'école.

Or l'école publique subit de la part des gouvernements successifs, avec le concours des appareils de la FEN et du SGEN, une fièvre rénovatrice dont l'objectif est de liquider cet acquis ouvrier qu'est la laïcité et de livrer l'école publique au patronat et aux féodalités régionales ou locales.

"Moderniser", "rénover", nous dit-on, en tentant de faire croire qu'immanquablement rénovation égale progrès. Malheureusement, il ne s'agit pas là d'aider l'école à assumer son rôle d'instruction et de préparation à la vie professionnelle, dans le seul intérêt du futur adulte. Le plan gouvernemental, appuyé par la FEN*, le SNI*, la FCPE*, prévoit tout bonnement de pulvériser l'indépendance du service public laïque et d'"ouvrir" l'école, dans laquelle on introduit par la grande porte tous les groupes de pression sociaux, politiques, économiques et confessionnels. C'est le but imparté à la loi de décentralisation, à la gestion tripartite, au jumelage école-entreprise, qui n'ont d'autres buts que de livrer aux entreprises une main d'oeuvre locale "sur mesure" et de satisfaire les appétits des "pédagogistes", qui préfèrent "léveil spirituel" à la transmission d'un savoir rationnel.

Pour beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, les "rénovateurs" (des cathos du SGEN aux rescapés de Mai 68 du SNI et de l'Ecole émancipée, en passant par les mères de famille de la F.C..P.E. à la recherche d'un petit job dans l'école voisine) se croient quasi révolutionnaires, à la pointe de l'innovation. Ceux des enseignants qui restent perplexes face à la montée des "pédagogismes" encourrent sarcasmes et quolibets, voire des insultes (écouter à l'occasion les enseignants du SGEN parler de leurs collègues qui n'acceptent pas la mode des équipes pédagogiques et autres prises en charge communautaires !) sans parler des sanctions professionnelles. En réalité, ces fiers rénovateurs ne sont que les zélés exécutants d'un programme de destruction de l'école laïque, commencé sous les ministères de droite, continué sous ceux de gauche, et dont les fondements idéologiques sont totalement étrangers au mouvement ouvrier et... à ses intérêts.

Gardons-nous par ailleurs de mettre à toutes les sauces les expériences pédagogiques des pionniers de l'"éducation libertaire", je ne pense d'ailleurs pas qu'elle existe, mais là n'est pas la question. Ces expériences (orphelinat de Cempuis, la Ruche....) offraient une caractéristique essentielle : leur parfaite autonomie de projet et d'action éducative, leur indépendance totale à l'égard de l'environnement politique, économique et confessionnel. Or, quel est l'élément essentiel de l'actuelle rénovation de l'Education Nationale ? La soumission de l'école publique aux féodalités, dans l'intérêt de la "communauté nationale". Il ne s'agit pas d'un fossé, mais d'un gouffre.

Une éducation libertaire poserait comme postulat le respect absolu de la conscience de l'enfant. Or, les nouveaux concepts en matière pédagogique, dont la mise en application est cadrée dans un démantèlement du service public rendu possible par la loi de décentralisation, impliquent que l'école "ouverte" soit soumise à tous les groupes de pression cogérant les établissements (conseils municipaux, entreprises, associations, confessions....).

Je suis d'accord avec BAKOUNINE quand il disait qu'un changement des structures économiques et sociales est nécessaire pour une émancipation véritable de l'individu.... et dès son enfance. C'est bien pourquoi je refuse d'"oublier" que nous vivons dans un système capitaliste. Et je préfère une école publique laïque, dont je sais très bien qu'il lui est impossible de résoudre des problèmes sociaux qui ne lui sont pas imputables (l'école laïque est-elle responsable de la division de la société en classes ?) mais qui, avec ses moyens, ses enseignants, ses structures, permet malgré tout aux enfants du mouvement ouvrier de ne pas avoir comme seules perspectives culturelles et professionnelles la soumission à l'idéologie de la paroisse et aux besoins du patronat local.

Je refuse, en toute logique, de m'associer à un plan de rénovation dont les ambitions sont réactionnaires -je pèse mes mots- et qui, sous couvert de modernisme et de démocratisation (!) on organise en réalité un type de société digne de l'ancien régime.

La "rénovation pédagogique" en système capitaliste, c'est la mort de la laïcité de l'école publique.

La décentralisation en système capitaliste, c'est restaurer le féodalisme.

Tout comme l'autogestion sans destruction du capitalisme et du salariat, c'est l'auto-exploitation des travailleurs, c'est le corporatisme fasciste.

La rénovation est d'ailleurs à la mode. N'est-il pas jusqu'au syndicalisme qui, selon la CFDT et ses satellites, doivent être rénovés ? L'observateur attentif, le syndicalisme engagé dans la lutte des classes s'aperçoit vite que l'"adaptation du syndicalisme" recouvre en réalité "l'adaptation des travailleurs" aux critères de production capitaliste : la "flexibilité", tant désirée par la CFDT -et le patronat- illustre la nature de ce "syndicalisme responsable".

Pas de traditionalisme par sentiment. Mais gardons-nous de ces réformateurs pieux qui voudraient passer l'école laïque et le syndicalisme au laminoir de la rénovation.

B.R.

NE PAS SE LAISSER GRUGER

par: Jean PROLO

La question de l'école suscite bien des passions. Cela est normal. Qui disait déjà que la querelle des intelligences était la plus importante après celle des ventres ?

Il me semble me rappeler que l'expression fut naguère employée par Jean MAITRON.

Certains camarades brocardent les tentatives de rénovation pédagogique pour leur opposer et leur préférer le retour à l'école de papa, voire de grand-papa....

Est-ce le vrai problème ? La rénovation est-elle née, comme le suggéra MILNER dans un livre récent de la conspiration conjuguée des rêveries mai soixant-huitardes et du sentimentalisme démocrate chrétien ?

Commençons par la seconde question. L'"Education Nouvelle" n'est pas.... nouvelle. PESTALLOZI, KERGOMARD, DECROLY, MONTESSORI, FREINET, LAPIERRE ont proposé des pédagogies qui combattent le dogmatisme, développent le sens critique... Elles ne souffrent pas le laxisme mais exigent au contraire, rigueur intellectuelle et morale ainsi que générosité. Il a pu arriver que dans un passé récent, de pseudo-révolutionnaires se soient réclamés d'elles et les aient dévoyées. Est-ce une raison pour condamner ces doctrines libératrices, alors qu'elles n'ont guère dépassé -faute de volonté politique- le stade d'expériences pilotes montrées dans quelques établissements-vitrines ?

Celles qui furent d'exceptionnelles réussites -ainsi, la Maison d'Enfants de Sèvres- le doivent à une poignée de militants extraordinaires dont certains sont encore à la R.P.

Le vrai problème n'est-il pas le suivant : au lendemain de la seconde guerre mondiale, s'accroît la demande sociale de poursuite des études. Les prolétaires veulent que leurs gosses accèdent au Second Degré. Celui-ci s'est-il adapté aux conditions nouvelles qu'exige un enseignement de masse ?

Son mauvais fonctionnement aux causes diverses -la politique menée par la droite n'est pas étrangère au résultat- transforme parfois les enseignants en clercs de la reproduction sociale. L'intellectualisme, le darwinisme social font le reste. La confiance populaire dont bénéficiaient les maîtres de Cours Complémentaire disparaît dans les années soixante. Les instituteurs de C.C. deviennent professeurs de C.E.G. Les collègues ont aussi des certifiés. Le pouvoir catégorise, hiérarchise.

Voilà où nous en sommes aujourd'hui.

D'aucuns rêvent alors, au nom d'un passé mythique, à la constitution d'une école frileuse, repliée sur elle-même.

Est-ce la bonne solution ? L'Enseignement de la démocratie (même seulement formelle) exige la démocratisation de l'Enseignement. Celle-ci demande l'ouverture maitrisée de l'Ecole. CAVANNA, dans un article récent, déclarait qu'il ne s'était jamais tout-à-fait géri d'être né prolétaire. Du malheur vient le manque de confiance en soi.

Permettre aux jeunes de ne pas subir leur vie mais de la penser, appelle cette "vieille pédagogie nouvelle" dont je parlais précédemment. Elle seule favorise l'acquisition des registres de langage et de culture dont l'enfant d'ouvrier a besoin pour ne pas se laisser gruger. Elle repose sur les méthodes d'éducation active, les enquêtes, les intervenants extérieurs. Elle a besoin de maîtres qui offrent aux gosses défavorisés, un enseignement de luxe. Elle exige de leur part à la fois, art pédagogique et culture, idéalisme et sens des réalités. Dévouement aussi : on ne peut rien donner dans se donner

Ces maîtres qui font un immense travail existent..... parfois.

Souvent plus en tout cas qu'on ne le dit. J'en ai rencontrés. C'est sur eux, en premier lieu, qu'un grand Ministère de l'Education Nationale devrait compter.

J.P.

LE CONGRES DE LA F.E.N.

Février 1982, à Avignon, la F.E.N. termine son congrès sur une presque unanimité syndicale : la gauche unie est au pouvoir, c'est le congrès de l'espoir. A Lille, en 1985, trois ans de gouvernement de gauche, qu'en est-il des espoirs ?

Le P.C. a quitté le gouvernement, passant dans l'opposition. Comment la F.E.N. vit-elle de la désunion, elle qui est la seule organisation syndicale à rassembler tous les courants de pensée du mouvement ouvrier ? Trois ans de combat laïque : face aux reculades du gouvernement, comment faire triompher notre lutte pour l'idéal laïque ?

Toutes ces questions ont été débattues tout au long de ce congrès. Un congrès qui n'avait rien de morose ou d'amer comme certaine presse de droite l'aurait voulu : la F.E.N. se porte bien : 60 % des personnels de l'Education, de la Recherche et de la Culture lui font confiance (résultats des élections professionnelles de Décembre 1984). Les thèmes démagogiques de F.O. ne fait pas recette en dépit de la publicité qui leur ait faite.

Lille a permis de clarifier les positions de chacun face aux questions de la fonction publique, de la laïcité et de l'action syndicale. L'action syndicale est une question majeure qui ressurgit maintenant que le parti communiste est passé dans l'opposition : action globalisant tous les mécontentements ou action sur des objectifs précis pour des résultats ponctuels mais réels ? C'est un débat de fond, et l'analyse des rapports entre partis et syndicats au travers d'application pratique en dit plus long que toutes les déclarations d'indépendance.

Ce congrès a rappelé clairement que la F.E.N. était hors des querelles politiques mais qu'elle n'était pas apolitique : elle reste fidèle à ses valeurs historiques : pluralisme au sein d'un syndicat unitaire.

Lille 1985, c'est aussi la lutte laïque qui continue : le congrès a proposé un colloque pour créer une nouvelle dynamique pour faire passer notre message de paix, de solidarité, de respect des différences.

Geneviève ROCHEREAU

Le 18 Février 1985, une conférence-débat intitulée 'LA MORALE DE LA MORT' a eu lieu à Paris.

Organisée par l'Association pour le droit de mourir dans la dignité (A.D.M.D.), la conférencière, la camarade Paula CAUCANAS-PISIER, rappela l'appel lancé en 1974 par trois savants de renommée mondiale dont Jacques MONOD, en faveur de l'euthanasie. Cet appel affirmait notamment : 'nous croyons que la conscience morale et réfléchie est assez développée pour permettre d'élaborer une règle de conduite humanitaire en ce qui concerne le mort et les mourants'.

Puis, à travers des témoignages provenant de personnes de toutes opinions, la conférencière expliqua que d'un point de vue éthique, la mort devait être considérée comme partie intégrante de la vie, et que puisque, tout individu a le droit, en principe, de vivre avec dignité, devrait lui être donné aussi le droit de mourir avec dignité.

Un débat très riche suivit cette conférence qui pose un problème essentiel à la conscience moderne.

En Janvier 1985, nous pouvions célébrer le soixantième anniversaire de la REVOLUTION PROLETARIENNE. Dans l'ouvrage publié par Jean Maïtron et Colette CHAMBELLAND : LES ARCHIVES DE PIERRE MONATTE, la dernière lettre reçue par celui-ci date du 12 Janvier 1925. L'ouvrage s'achève sur une note : 'le NOYAU PUBLIAIT EN JANVIER 1925, LE PREMIER NUMERO DE LA REVOLUTION PROLETARIENNE. MAIS CECI EST UNE AUTRE HISTOIRE.' Une autre histoire, en effet... La publication de la R.P. concluait la période caractérisée, pour nous, par l'adhésion des syndicalistes révolutionnaires (demeurés fidèles à l'internationalisme ouvrier de la C.G.T. d'avant 1914, pendant la guerre, alors que les dirigeants de la C.G.T. suivaient JOUHAUD dans l'adhésion à la politique de guerre et d'Union Sacrée) à la Révolution russe, à l'Internationale de Moscou et au parti communiste français.

Si celui-ci comprenait encore une majorité de membres de l'ancien parti socialiste -quelque peu corrompu par l'électoratisme et le parlementarisme- pour nous les jeunes -que les vieux qualifiaient, non sans quelque dédain, de 'nés de la guerre'- il devait représenter quelque chose d'essentiellement nouveau...., à la fois, la révolte contre la guerre, et l'espoir d'une Révolution libératrice. C'était bien ainsi que nous interprétions l'Octobre russe... qui avait imposé la paix à l'Est et réalisé une véritable démocratie ouvrière. Nous étions dupes d'une double imposture. LENINE n'avait lancé dès avril 1917, le mot d'ordre de 'Paix immédiate' que pour conquérir ou neutraliser les masses paysannes. Les Soviets -qui naquirent en 1905 d'initiatives spontanées d'un peuple révolté contre le tzarisme et non des propositions du parti bolchévik- réalisaient bien une véritable démocratie ouvrière et paysanne. Mais dès octobre 1917, ils avaient perdu tout pouvoir réel. Le parti bolchévik imposait sa dictature, mais il n'était qu'une oligarchie dont l'échelle hiérarchique aboutissait d'abord à un bureau politique où LENINE avait sans doute une autorité prépondérante... puis, rapidement, après la mort de LENINE, à un chef omnipotent et omniscient.

En 1925, nous commençons à déceler cette réalité, mais nous hésitions à soulever le voile, à dissiper le mirage qui nous éblouissait encore. Pendant quarante ans, nous avons combattu le stalinisme, mais certains d'entre nous ne sont pas encore convaincus que dans sa monstruosité, STALINE a poussé jusqu'au paroxysme délirant, un système dont LENINE porte la responsabilité première.... Sans doute, en ses derniers jours, le père du Bolchévisme a-t-il entrevu les terribles effets de la mégalomanie du sinistre géorgien. Mais, la malversation de celui-ci ne fut efficace que parce qu'il disposait d'un appareil conçu par LENINE, pour prendre et garder le pouvoir.

La REVOLUTION PROLETARIENNE naquit sans doute, dans le prolongement de la lutte menée au sein du parti communiste français par une opposition groupée autour de SOUVARINE, MONATTE et ROSMER. Le premier, qui fut sans nul doute le véritable fondateur du parti communiste français, qui au temps de LENINE et de TROTSKY, semblait le porte-parole le plus proche de Moscou, avait été exclu, par ordre de la 'TROIKA' : ZENOVIEF, KAMENEV, STALINE, (qui, à la mort de LENINE, avait écarté TROTSKY du gouvernement soviétique)... parce qu'il s'était refusé à condamner celui-ci. ROSMER avait connu TROTSKY à PARIS, en 1914, au COMITE POUR LA REPRISE DES RELATIONS INTERNATIONALES -groupant les socialistes, les syndicalistes, les pacifistes, les anarchistes, qui, contre leurs leaders d'avant la guerre, avaient condamné la politique de guerre et d'Union Sacrée. ROSMER resta jusqu'à la fin l'ami fidèle de TROTSKY...., et cependant, il se sépara des trotskistes de la Quatrième Internationale, dont le dogmatisme et le sectarisme répugnaient à celui qui, par indépendance d'esprit, avait choisi un surnom ibsénien.

MONATTE, pendant ses soixantes années de vie militante, se distingua par une

SOIXANTE D'OPPOS

par: Roger H

constance exceptionnelle. Non parce qu'il s'enferma dans une idéologie définitivement fixée. Je n'ai jamais connu un homme aussi capable que lui d'assimiler les événements d'écouter et de comprendre celles et ceux qu'il rencontrait. Le syndicalisme qu'il exposait, contre MALATESTA, au congrès anarchiste de 1907, se retrouvait dans ses derniers propos de 1906, parce qu'il était essentiellement l'esprit d'un mouvement qui ne pouvait aboutir à une stabilisation. Dans sa révolte contre la guerre, dans son approbation de la Révolution russe, dans son adhésion - pendant quelques mois - au parti communiste, il ne cessa pas de s'affirmer pour l'indépendance du syndicalisme. Lorsqu'à la suite de ce qu'on a appelé la bolchévisation du parti communiste, la publication d'une revue oppositionnelle fut décidée, et que l'on discutait du titre, MONATTE réagit brutalement, lorsque certains proposèrent OCTOBRE. Il accepta d'abord le sous-titre : REVUE SYNDICALISTE COMMUNISTE, pour faciliter le groupement de toutes les oppositions. Mais en 1929, le terme 'communiste' devenant synonyme de stalinien, il fallut l'abandonner. Et tout naturellement, par cette constance déjà signalée, on revint au sous-titre : SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE.

Il convient de le répéter. La fondation de la R.P., ce fut bien une rupture.. beaucoup plus qu'une opposition. L'expérience du Parti est terminée... d'abord pour les deux hommes qui portèrent le plus longtemps la charge de la R.P. : MONATE et ce-

celui qui se voulait son fils spirituel : Maurice CHAMBELLAND.... Ceux du premier noyau ROSMER, DELAGARDES (ouvrier métallurgiste, remarquable autodidacte qui devint administrateur de l'A.O.I.P.), LOUZON, CHARBIT, GODONNECHE, MARZOT, ceux qui les rejoignirent rapidement, : PERA, FINIDORI (fondateur de la C.G.T. tunisienne), César HATTENBERGER, Marthe BIGOT, moi-même...., nous n'étions pas tous aussi absolus dans la négation que MONATTE. Mais si nous n'étions pas tous exclusivement syndicalistes, nous l'étions ESSENTIELLEMENT.

Mes derniers mois dans le Parti m'avaient suffisamment édifié. Nous méprisions le désordre provoqué par d'interminables débats. Nous allions connaître l'ordre... non la soumission silencieuse, mais la parole servile, non l'obéissance passive, mais l'activité automatique dont toute pensée personnelle est exclue. Ce n'était plus 'TOUT CE QUI N'EST PAS CONFORME A LA LOI EST INTERDIT' mais 'TOUT CE QUI N'EST PAS INTERDIT PAR LA LOI EST OBLIGATOIRE'. Contre ce totalitarisme dans le Parti en FRANCE, dans tous le pays en U.R.S.S., notre opposition fut et reste intransigeante, irrémédiable et irrévocable. Et notre R.P. représente toujours cette constance dans l'opposition (Février 1985)

R.H.

**TE ANS
SITION!**

HAGNAUER

LA REVOLUTION PROLETARIENNE

Revue Syndicaliste Révolutionnaire

fondée par Pierre Monatte en 1925

Direction de la Publication :

Jean Moreau.

Siège social : 26, rue des Rosiers

75004 PARIS - Tél : 887-59-89

C.C.P. = 8 044 64 Y

Imprimerie : 'E.P.', 232, rue de Charenton 75 PARIS.

Edité par les Amis de la Révolution Proletarienne.

Conditions d'abonnement : 70 F

par an - Adresser votre abonnement

et votre souscription au CCP No

84 044 64 Y PARIS

Commission paritaire : n°22071

ADRESSEZ VOS ARTICLES

AU SIEGE SOCIAL AVANT

LE 15 AOUT

L'ECOLE EMANCIPEE par THIERRY FLAMMAND - Une contre culture à la Belle Epoque. Editions "LES MONEDIERES" LE LOUBANEL - 19260 TREIGNAC

Lire toute affaire cessante pour se redonner du coeur au ventre et côtoyer les grands ancêtres. Les BOUETS BRION, et autres CORNEC refusaient de parvenir et émancipaient le prolétariat. Ne nous méprenons pas : tous simplement ils montaient à l'assaut du ciel... Une voie à suivre pour aujourd'hui. Les plagiaires ne seront pas inquiétés. On les souhaite nombreux pour l'avenir du salariat.



PROLETAIRE EN VESTON - Une approche de Maurice DOMMANGET par Jean-Louis ROUCH - Editions "LES MONEDIERES" Le LOUBANEL - 19260 TREIGNAC

Chez le même courageux éditeur paraît cette étude consacrée au regretté Maurice DOMMANGET. Instituteur, libre penseur, syndicaliste, historien social, l'homme appartient à cette cohorte d'éducateurs qui, avec une exceptionnelle générosité, ont mis leur talent au service du peuple.

Nombre de ses livres ont apporté une contribution précieuse à la connaissance du mouvement ouvrier. Citons parmi les plus importants, "L'HISTOIRE DU 1ER MAI", "LE DRAPEAU ROUGE", ainsi que son "HISTOIRE DE LA CHEVALERIE FRANCAISE DU TRAVAIL".

Probité intellectuelle, foi lucide dans le progrès humain, amour du métier caractérisent Maurice DOMMANGET, mort il y a sept ans. Il pratiquait cette vertu ouvrière bien oubliée mais qui témoigne de la capacité des Sapiens à devenir civilisé : le refus stoïque de travailler un tant soit peu avec les loups. Il faut remercier Jean Louis ROUCH de rendre à Maurice DOMMANGET sa véritable stature même et surtout si tous les camarades n'adhèrent pas nécessairement aux options et à l'approche de l'auteur.



LES LIEUX DE MEMOIRE - LA REPUBLIQUE - sous la direction de Pierre NORA - Bibliothèque illustrée des Histoires - GALLIMARD.

Cet ouvrage inaugure une nouvelle histoire : celle qui à partir de l'étude des lieux, embrasse non seulement l'évènement, mais aussi la conjoncture et au-delà s'efforce d'appréhender la durée longue, c'est-à-dire, les lentes modifications des structures. Une pléiade d'historiens -Maurice AGULHON, Pascal ORY, Jacques et Mona OZOUF, Antoine PROST, Michel VOVELLE, ont collaboré à cette entreprise. Citons les titres de quelques chapitres :

- le calendrier républicain
- la mairie
- Le monument aux morts
- LAVISSE, instituteur national
- les funérailles de Victor HUGO

en insistant pour terminer sur les belles pages que Madeleine REBERIOUX consacre au mur des Fédérés.

J.M.

Parmi

Nos

Lettres

DE HERVE Jacques (JOUÉ-LES-TOURS - 37)

"La R.P. nous manque beaucoup dans la période que nous traversons et qui rappelle étrangement 1938. Fascisme qui pointe le nez, menaces de guerre entre les "grands" mouvement syndical inerte et où quelques "leaders" de pacotille semblent avoir déjà choisi au grand jour, leur camp ou plutôt celui de leur maître. Racisme pas mort, fanatisme non plus. Sauvagerie humaine exacerbée par les religieux de toute sorte. Nous sommes vraiment gâtés. Le corporatisme le plus égoïste se cache derrière un syndicalisme qui a perdu sa foi et abandonne ses idéaux généreux. On s'accommode du capitalisme rapace, du militarisme, des inégalités qui s'accumulent. Et rien de bien ne pointe à l'horizon, hélas. Gardons courage quand même!"

"Bien fraternellement".

DE LAMIZET Georges (CARASSE -83)

"Ci-joint enfin, après des hésitations, un chèque pour mon abonnement au bulletin des Amis de la R.P.. J'accompagne ce chèque de mes vœux pour la survie ou la renaissance de la R.P., réticents eux aussi, et de réflexions en vue de l'assemblée générale du début de 1985."

"Pourquoi des hésitations et des réticences ? Les trois numéros précédents du bulletin ne m'auraient pas paru convaincants. Et, pour reprendre une diffusion imprimée de la R.P., comme il est dit dans le numéro 4, il ne suffirait pas d'être "quelques uns à le vouloir". Quant à obtenir pour cela une "subvention", qu'on en ait eu seulement l'idée a de quoi inquiéter."

"Il est vrai aussi que les raisons ne manquent pas de ranimer l'esprit de la R.P. "au moment où l'éternel guesdisme pollue le mouvement syndical et, d'une manière générale, les organisations qui se réclament de la gauche", comme dit encore ce numéro 4."

"Serait-on disposé à donner la place qu'il faudrait à un débat véritable sur deux questions à mon avis capitales aujourd'hui ?

1° La course aux armements

A cet égard, une résistance se manifeste en R.F.A. (aussi en RDA), en BELGIQUE, en HOLLANDE, dans les pays scandinaves, en ANGLETERRE, aux ETATS UNIS. Elle se manifeste, en dépit de la répression (et il y faut du courage), dans les pays de l'Est. En FRANCE, très peu de chose, et, de ce peu de chose, presque aucun écho dans la presse.

2° Le chômage

Ce serait maintenir l'esprit du syndicalisme révolutionnaire que de proposer le partage du travail et le partage des revenus -ou du moins un peu plus d'équité dans la répartition des fuits du travail. Cela signifierait une baisse du pouvoir d'achat pour les salariés les mieux payés. Ni à la C.G.T., ni à F.O., ni à la F.E.N. (retraité de l'enseignement, j'ai récemment quitté le SNES pour adhérer au SGEN), ni à la C.G.C., on ne veut en entendre parler. Au moment où les fonctionnaires ont réclamé un "rattrapage", la seule C.F.D.T. a eu le courage de souligner qu'une augmentation en pourcentage ne fait qu'aggraver les inégalités. Il faut savoir ce qu'on veut."

Je suis d'accord avec DUVAL, qui, après avoir rejeté, comme d'autres, l'éventualité d'une "subvention", disait dans sa lettre : "l'idée fondamentale de la R.P. : la justice". Et il ajoutait : "J'ai toujours lutté contre la hiérarchie des salaires"

"Pour cette lutte, c'est le moment ou jamais. Si, dans une crise économique dont la fin n'est pas pour demain, la solidarité entre les travailleurs conduisait à une réduction du temps de travail, et pour une masse salariale donnée, à une réduction des écarts de salaires, ce serait une raison de dire "Vive la Crise*!). Il serait difficile ensuite de revenir là-dessus. Mais on en est loin."

" Bravo pour l'entretien avec CAVANNA, en France, un des rares qui refusent la préparation à la guerre. Il est bon de rappeler, comme il le fait que "ce que veut vraiment chacun, c'est se battre, c'est gagner, c'est aussi avoir peur de perdre, risquer sa peau, sa paye...". En général, c'est vrai, mais seulement pour une moitié de l'humanité, la partie masculine de l'espèce."

DE BOBILLIER VERA (LA CHAUX DE FONDS - SUISSE)

" Une amie de très longue date et que Dr PERA connaissait bien, mécrivait un jour "envisager la vie par rapport à l'évolution géologique, c'est-à-dire fort lente".

Quand la saison chaude revient avec sa flore champêtre épanouie dans les prés et forêts, j'observe les pigeons et les moineaux qui viennent picorer sur les bords de ma fenêtre. Je suis frappée douloureusement de voir les jeux violents, aveugles des forces contraires, et les prouesses qui pour leur survie, déploient les moineaux, ces impitoyables petits volatiles. Ce fut un temps, je plaignais les petits moineaux, j'en suis revenue. Par leur petite taille même, ils sont si vifs, si agiles, et si prompts à s'envoler. Pendant que ces lourdeaux de pigeons font à peine quelques gros mouvements maladroits, les moineaux, eux, en font dix. Les moineaux d'un coup de bec précis attrapent tout leur pain, ils ne leur en laissent que miettes, et d'un coup d'ailes rapide se perdent dans les arbres. Les pigeons déconfits, piteux, de leur bec frappent tant et plus dans le vide, dans tous les sens. Sans la compassion de l'Homme, leur nourricier, ils mourraient de faim. Quelques rares fois, ils attrapent un moineau en lui donnant un coup de bec si féroce, qu'il y laisse des plumes, et reste tout ensanglanté. C'est la vengeance du plus fort. En observant cette scène naturelle, je fus convaincue que le gigantisme sera détruit par l'infime petit. Transposons si possible, cette vie animale que nous devrions étudier avec zèle et profondément, dans notre vie sociale. A l'exemple de mes moineaux, patiemment, démolissons ce lourdeux patronat et avec lui abolissons du même coup leur seul profit. Substituons aux forces capitalistes, la gestion des travailleurs, notre cité future sera toute la nôtre. C'est l'ouvrage des siècles !"

"J'entends Dr PERA : "Elle découvre la lune". Mon auteur préféré, et je ne le nommerai plus, car je ne veux pas vous en rabattre les oreilles, a mis dans bien de ses livres, qu'on devrait être plutôt préoccupé de cacher, que de dévoiler. Que la première qualité indispensable aux travailleurs est de dissimuler. C'est écrit pour nous qui ne sommes pas les plus forts. Sa conviction profonde : qu'il ne devrait se trouver aucun travailleur qui ne soit pas syndiqué. A peu près comme ceci ! "Tout de même, Monsieur FRANCE, les ouvriers qui ne sont pas syndiqués sont voués à des souffrances et des périls perpétuels. Les ouvriers qui ne sont pas syndiqués ne forment point un corps solide et résistant, c'est de la poussière d'Ouvriers. Elle flotte au gré du souffle patronal et des forces capitalistes". Il écrivait encore : Prenez-les non pas de front, mais de biais". Il n'est plus si loin le temps où nous entonnerons le joyeux "ça ira". Mais gare ! ayez l'oeil les "trubilons veillent".

"Une notule encore en souvenir du Dr PERA. Si je ne parle pas de LOUZON, c'est qu'il était moins paternel."

"Dr PERA, moi et KISS, notre chien fidèle nous allions nous baigner, et laissons LOUZON planté là, dans le cabanon, se débattre tout à son aise dans les régions arides de la PO-LI-TI-QUE."

"Voilà, ma très chère REVOLUTION PROLETARIENNE, ici, je clos mon long bavardage en vous saluant tous très amicalement et en vous souhaitant une bonne et heureuse continuation."

DE DUVAL

"Le titre de la R.P. possède un impératif. La diffusion de l'esprit syndicaliste, en luttant pour son application dans son ensemble. C'est-à-dire -la collaboration- la coopération - l'association de tous les organes producteurs- dans une juste rémunération pour tous. Puisque chacun est tributaire de l'autre dans chaque spécialité. Les besoins, les nécessités sont les mêmes pour le prolo de la base que pour le col blanc. Chacun ayant sa technique."

"Pour CAVANNA, j'ai été content de lire son exposé. Ayant lu toutes "ses oeuvres", je le considère comme le meilleur écrivain populaire actuel, même avant Alphonse BOUDART, qui est très bon, mais qui se glorifie un peu trop souvent.. qu'il a fait quelques mois de prison.... CAVANNA pense, parle, écrit d'un jet, c'est spontané. Après avoir les incidents journaliers... les menus ennuis d'une nature un peu franche, indépendante... , un état d'esprit trop humain, trop digne, et des aspirations morales, mentales, au-dessus de sa condition.... Un prolo qui se permet d'écrire, et même d'avoir du talent..., alors là, vous pensez bien que tous les vides, les creux, les noix vides.... et autres ratés littéraires, se dressent contre ee primaire.... dans les salles de rédaction."

"Ces critiques, qui ne pouvant pondre un oeuf comestible...., se dressent de toute leur petite vanité pour l'ignorer...."

DE AZOUIT Alfred (NICE -06)

"J'ai bien reçu les feuillets faisant suite au n° 4 de ' LES AMIS DE LA REVOLUTION PROLETARIENNE N° 4 - 4EME TRIMESTRE. Je les ai lus attentivement. L'éditorial signé "JEAN MOREAU" contient des observations très judicieuses concernant l'évolution du monde moderne. On peine à suivre les modifications imposées par le développement de l'informatique et de la robotique. Les administrations des entreprises sont souvent bousculées, bouleversées et contraintes à la pagaille. L'outillage devient vite périmé, les méthodes aussi, ce qui entraîne beaucoup de gâchis. Et malgré cela le "Progrès" continue. Y-a-t-il intérêt à l'empêcher ? C'est discutable. Mais peut-on le faire ? La réponse est NON. Comme conséquences, les cadres anciens sont mis au chômage et les robots remplacent les ouvriers. On a beau dire : "Il faut embaucher des spécialistes de la robotique", le nombre de ces nouveaux emplois est bien inférieur au nombre des O.S. débauchés. Le rapport "DALLE" prévoit la suppression de 74 000 emplois d'ici 8 ans pour maintenir la compétitivité de l'industrie automobile en FRANCE. Et cependant, on investit dans toutes les usines pour fabriquer beaucoup de nouvelles voitures. On est tenté de se demander : "Qui les achètera ?". On retrouve les mêmes problèmes dans beaucoup d'industries, et dans celle de l'acier en particulier. Ce produit est de moins en moins nécessaire. Dans beaucoup d'industrie, il est remplacé par le duralumin, le caoutchouc, les produits synthétiques. De plus, la construction des grands pétroliers est au point mort. Le "Pierre Guillaumat" de 550 000 tonnes a été vendu à la ferraille pour 30 millions de francs. Pouvait-on continuer à empiler des tôles invendables. Et on retrouve les mêmes problèmes chez les agriculteurs et chez les vigneronns. Trop de blé, trop de lait, trop de beurre, et surtout trop de vin. Faudra-t-il une loi obligeant chaque individu à écluser, sous contrôle, deux litres de pinard par jour pour éponger les excédents produits par les immenses vignobles de toutes les régions, au risque d'infliger à tous une belle cyrose du foie ? Nous sommes dans une société de surproduction, alors que le chômage et la réduction des moyens d'achat imposent la sous-consommation."

"Ce sont là des choses banales, mais qu'il est bon de rappeler. Je suis tout à fait d'accord avec ce qu'écrit Léon Pierre Belliard dans sa feuille intitulée : "DES VALEURS SENTIMENTALES AU REALISME".

"Et encore, nous sommes moins malheureux en EUROPE que dans les pays du Tiers-Monde. Madame Suzan George, une américaine, a montré que les trust américains Dreyfus et Cargill, qui ont monopolisé le commerce des céréales et oléagineux, avaient réussi à exproprier la majeure partie des agriculteurs d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud. Ces agriculteurs ne pouvaient vendre qu'en signant des contrats avec ces trusts. Si les conditions climatiques permettaient aux cultivateurs de respecter les clauses, tant mieux pour eux, sion : hypothèque ! c'est une des principales causes

des dictatures militaires sanglantes au Guatemala, Salvador, Chili et Argentine, celle-ci ayant heureusement cessé depuis deux ans. Ces trust auraient réussi les mêmes exploits en Afrique, ce qui, avec la sécheresse, serait une des causes de la Famine épouvantable qui y règne."

"Tels sont les bienfaits du système bancaire et monétaire inventé par les financiers, avec comme étalon monétaire inamovible et garanti : le dollar."

"Et il y aurait encore beaucoup à dire, mais on n'en finirait plus ! Entre autres : les salaires en Asie du Sud-Est sont lamentablement bas. Nos capitalistes y exportent leur fric pour y faire fabriquer des gadgets électroniques, du prêt à porter, etc..., qu'il font venir en France, organisant ainsi le chômage dans leur propre patrie...., avant de donner des leçons de patriotisme !"

"Je reprends la phrase de Léon-Pierre-Belliard : "Que devient alors le syndicalisme, et singulièrement le syndicalisme révolutionnaire dant tout cela ?". Nous avons connu la division syndicale et nous la connaissons toujours. La propagande syndicale ressemble un peu à la propagande tout court. Elle a un accent de clientélisme. A mon humble avis, celle qui me paraît la plus démagogique est celle de Krasucki. Il revendique TOUT, sachant très bien que si ses exigences étaient momentanément satisfaites "la boîte" ne tarderait pas à fermer. Nous avons connu la lutte entre catégories à l'intérieur d'un même syndicat. Nous avons même constaté qu'il était très mal vu d'ironiser sur l'avancement ultra-rapide -défiant les lois administratives- d'un secrétaire général, celui-ci goûtant peu l'ironie. Le Syndicalisme vaudra, comme toutes les institutions, ce que valent les hommes qui le compsent. Mais vous constituez une équipe sympathique, ne se laissant pas abuser par les slogans, et je vous adresse de bon coeur un chèque de 100 F, dont je suis persuadé que vous ferez le meilleur usage.



D'OU VIENT L'ARGENT ?

Du 17 Novembre 1984 au 1/03/85

<u>Recettes</u>		<u>Dépenses</u>	
Solde 'R.P.'	10 315	Timbres 'R.P.' No 4	2 590
Souscription	2 481	Fabrication 'R.P.'	288,95
Abonnements	2 030	Total des dépenses	<u>2 878,95</u>
Total des recettes	<u>14 826</u>	Solde en caisse	14 826
			- 2 878,95
			<u>11 947,05</u>

Abonnements : Laurent (0%) : 70, Lamizet (83) : 70, Eichenbaum (92) : 70, Rochereau (91) : 70, Meysonnier (60) : 70, Sadik (75) : 70, Ragot (44) : 70, Meilhac (66) : 70, Grandjouan (75) : 70, Duval (75) : 70, Mahé (45) : 70, Drocourt (75) : 70, Maurel (04) : 70, Lebré (07) : 70, Duperray (42) : 70, Barryé (33) : 70, Buren (21) : 70, Grenet (93) : 70, Pons (01) : 70, Girelli (92) : 70, Boudet (75) : 70, Bureau (92) : 70, Verdelhan (13) : 70, Chastan (26) : 70, Thomas (71) : 70, Azouit (06) : 70, Vera Bobibiller (Suisse) : 70, SNI-PEGC : 70, Chambon (75) : 70,

Souscription : Eichenbaum (92) : 930, Sadik (75) : 119, Ragot (44) : 30, Teilhac (66) : 30, Grandjouan (75) : 430, Duval (75) : 30, Mahé (45) : 30, Lebré (07) : 30, Duperray (42) : 30, Buren (75) : 30, Bureau (92) : 130, Chastan (26) : 30, Thomas (71) : 230, Azouit (06) : 80, Vera Bobillier (Suisse) : 32, Chambon (75) : 30



ENTRE

NOUS

Les Amis de la R.P. constituent une collectivité parmi d'autres, constituée d'une minorité qui se veut à la fois lucide, généreuse et agissante....., mais elle n'échappe pas néanmoins aux conditions sinon aux "lois" qui assurent la survie voire le développement des groupes sociaux quelque'ils soient.

Ces conditions sont au moins au nombre de trois: Elles se nomment sécurité, efficacité, adaptabilité et constituent des garde-fous qui sont autant de contraintes.

- Sécurité : elle suppose l'équilibre entre les recettes et les dépenses de l'association et de sa revue. Nous sommes -au prix d'une gestion très sage et du soutien des camarades- en train de l'assurer. Il faut continuer pour nous améliorer.

- Efficacité : elle exige des collaborateurs pour la rédaction des articles (les jeunes comme les anciens ont leur mot à dire) et le respect du calendrier.

- Adaptabilité : elle suppose à la fois le maintien de notre héritage qui n'est pas mince, et la prise en compte de la réalité changeante d'aujourd'hui, si l'on ne veut pas que notre groupe s'effiloche et que le combat cesse..., faute de combattants.

C'est-à-dire qu'il nous faut de nouveaux abonnés. Le but de la rencontre-colloque que nous envisageons est de susciter des intérêts, de transmettre la "bonne parole" syndicaliste, de motiver.....

Mais les trois conditions que je viens d'énoncer, si elles sont nécessaires, ne sont pas suffisantes. Il en faut une quatrième qui est capitale. Moins précise à formuler, elle exprime notre finalité. Tout groupe, quelque soit sa dimension (il est des colosses aux pieds d'argile) s'il veut conjurer le péril de la mort, doit avoir sa raison d'être. Sa morale, son idéal, son système de valeurs au sein duquel se mêle inextricablement l'analyse rationnelle et l'indispensable part de rêve. Cette morale sociologique, cet idéal, ce système de valeurs, nous les avons : ils ont été forgés par ceux qui nous ont précédés avec une admirable vaillance. Une formule résume assez bien la ligne d'action qui en découle : l'émancipation des prolétaires ne se réalisera que par les prolétaires eux-mêmes. Le reste est littérature, c'est-à-dire tyrannie, technobureaucratie, cléricanisme. De plus, pour avancer, pour accomplir l'obscur travail de taupe qui conduit les hommes à la lumière, des minorités peuvent accélérer un peu le mouvement si elles restent fidèles au milieu d'où elles proviennent. Cette minorité, ce sont, nous le savons, les militants.

Mais ce message est-il aujourd'hui transmissible ? Nous le croyons. C'est le pari que nous faisons. Notre histoire, notre humanisme, l'évolution même de l'espèce nous engagent à le prendre. Nous le prenons, sans oublier le passé, en nous efforçant de comprendre le présent, pour construire l'avenir. Alors peut-être atteindrons-nous une nouvelle frontière.

LE MOUVEMENT SYNDICAL UNITAIRE

CHILIEN

Devant l'impuissance des diverses organisations politiques de s'unir face à la dictature chilienne, pour lui opposer la plus rudimentaire des démocraties, le peuple semble ne plus s'en remettre à celles-ci. Au contraire, naît une volonté de passer au-dessus de ces partis, qui ont des intérêts bien différents, de prendre 'leurs affaires en mains'. La direction choisie est le syndicalisme, mais pas n'importe lequel, ou plutôt le véritable syndicalisme, avec le visage de ce que nous qualifions de révolutionnaire. Réunis le six et le huit avril 1984, trois cent quarante quatre dirigeants et deux cent vingt six organisations syndicales de base, ont pris la résolution de la construction du mouvement syndical unitaire 'M.S.U.'. Résolution qui, à leurs yeux, est la seule capable de répondre efficacement à la dictature. Lors de cette réunion, diverses idées centrales y ont été dégagées, qui ont une singulière ressemblance avec une lointaine soeur 'La Charte d'Amiens'. Ces résolutions tournent autour de trois thèmes.

- 1) La manifestation et le désir de l'union ou le 'M.S.U.' déclare *'On est uni par l'engagement d'extirper la misère, la faim, le chômage, la relégation, la prostitution, en particulier infantile et toute forme de répression. On est uni par la défense légitime que nous, les travailleurs, avons cherché, et qui est le produit de l'agression permanente de la dictature pendant presque onze années. On est uni par notre condition de travailleurs exploités et par la volonté de lutter pour l'unité du mouvement chilien sans exclusion. On est uni par le but commun de défendre sans concessions les droits de tous les travailleurs sans distinction aucune.....
.... Surtout et avant tout, on est uni par le désir de faire un apport à l'unification du mouvement syndical chilien dans une nouvelle grande et puissante organisation syndicale.'*
- 2) L'indépendance du mouvement syndical qui est la seule garantie de la réussite du 'M.S.U.', ou celui-ci déclare *'Nous comprenons que l'unité s'obtient à partir des intérêts communs et concrets des travailleurs. Pour qu'il existe une véritable unité, l'autonomie de l'organisation syndicale est nécessaire, en dépassant le contrôle des partis sur le syndicat et toute autre forme de manipulation ou d'instrumentation de notre organisation..... Nous refusons d'une façon catégorique la division des travailleurs chiliens en centrales idéologiques.'*
- 3) Le sentiment qu'il est possible et même indispensable que la transformation sociale passe inévitablement par l'économie sociale réalisée par les travailleurs eux-mêmes. Écoutons encore ici le 'M.S.U.'
... 'Le besoin de développer le syndicalisme, des syndicats de base, avec démocratie et pleine participation des travailleurs ; l'aspiration à une société plus juste où nous, les travailleurs ne soyons pas exploités..... Et plus loin....pour cela nous adhérons à la définition stratégique de notre mouvement ouvrier, en ce que les moyens de production doivent arriver à être sous le contrôle des travailleurs, à travers un changement réel de la structure de la société, dans laquelle les travailleurs arrivent à être les protagonistes de sa libération.'

Ces résolutions, images d'un véritable mouvement syndical, sont porteuses d'espoirs, face à la dictature, face au panier de crabes des partis politiques, le besoin de liberté des citoyens chiliens va grandissant de jour en jour. Il est remarquable, bon, de souligner cette direction prise pour l'émancipation de l'homme. Le syndicalisme unitaire, indépendant a encore une fois été choisi comme moyen le plus sûr et le plus efficace. Souhaitons que le 'M.S.U.' ne soit pas sans lendemain et qu'il puisse réaliser, réussir pleinement ses aspirations face à la dictature.

Michel DESCARSIN